

Quand le nouveau ne dépasse pas l'ancien

PAR JACQUES PRADES

A propos de *Entre dire et faire*, de Daniel Sibony, Grasset 1989. 397 p. 130 F.

Le dernier livre de D. Sibony est un bon exemple de littérature sur la technique qui fait perdre au lecteur trop de temps pour déjouer la multitude de pirouettes ficelées dans la texture de l'ouvrage. Dans la volonté d'écrire toujours du nouveau, la tentation est forte de travailler les idées contre les idées, corps à corps, seul dans son coin, pour en faire émerger, in vitro, la nouvelle. Tout est alors une question de champ de bataille, une manière d'associer ce que les gens veulent entendre à ce qui est médiatiquement acceptable.

Le livre de D. Sibony donne dans le nouveau dans une bataille avec M. Heidegger dont je ne suis pas sûr que l'auteur sorte "vainqueur". C'est uniquement cette polémique que j'étudie ici, soutenant, selon les dires mêmes de son auteur, l'origine du livre.

Heidegger conçoit la société comme un fleuve qui, au cours de son histoire, est arrêté par un barrage. L'effet des turbines modifie les conditions aquatiques à la suite de quoi rien n'est plus tout à fait comme avant.

L'EAU FUT...

Sibony relativise la métaphore : la société peut être imagée par une source qui sort de terre dont on capte l'eau à l'aide d'un système technique très perfectionné mais qui ne pompe qu'une toute petite des nappes disponibles. L'eau émerge de toute part de sorte qu'on peut tout à la fois considérer que l'opération de captage est hautement technicisée et qu'il est absurde de considérer que toute l'eau disponible passe par le moule de la technique. Pire, en passant par la technique, l'eau ne s'épuise pas, elle en trouve de nouvelles forces.

L'opposition de Sibony vis à vis de la philosophie Heideggerienne est encore plus manifeste à propos des médias, bien qu'elle relève du même artifice. A la fin des années soixante, la thèse en vogue concernant la technique était celle de Mac-Luhan, reprise, dans son esprit, par

J. Baudrillard : l'objet technique est lui-même porteur de signification, ainsi, la télévision est aliénante, non pas du fait de ses programmes, mais par la relation passive au spectacle qui défile. Elle réduit la parole à une marchandise.

LA PAROLE S'ENVOLE

Une décennie plus tard, on insistait davantage sur la médiation à l'objet. Ce n'est pas tant l'objet qui est aliénant que le mode de relation qu'on entretient avec lui. Une télévision allumée pour occuper l'enfant pendant que la mère se maquille n'est pas équivalente à celle qui "marche" comme "présence".

Dans cette interprétation comme dans la première, il va de soi que le contenu des séries n'est même plus discuté ; c'est un fait sous-entendu que nous ayons à faire à des programmes idiots. Et Sibony renchérit : *"Que la technique fasse des séparations factices, comment lui reprocher ? Elle est factice"*. Mais là où Heidegger se désole, Sibony se console car, pour lui, le procès fait aux médias est faux. *"On dit qu'ils réduisent la parole à de la marchandise alors qu'ils abordent la parole par le seul biais marchand qui existe"*. Ainsi, la parole est extrêmement riche, diversifiée et multiple et ne pourrait être emprisonnée par un média puissant mais trop codifié et structuré, soumis à une marchandisation de l'audience. Il n'accapare qu'une toute petite partie de

la parole. Et Sibony de conclure : *"leur médiocrité nous sauve de leur pouvoir"*.

Comme dans la métaphore du barrage où l'appareillage hautement sophistiqué de commande, programmation et régulation à distance qu'utilise l'EDF avec toute la logistique qui l'accompagne, ne saurait être projetée à l'ensemble de la société, la télévision laisse échapper l'essentiel. Le contrôle social, rationnellement établi, est un fantasme totalisant car "la technique -et c'est sa force- échoue à réduire les choses essentielles de l'humain".

On pourrait multiplier les exemples de ce "relativisme" dans l'ouvrage de Sibony qui reflète, par là, une tendance



très forte dans les sciences sociales. Mais l'auteur ne s'en tient pas là.

Avec beaucoup de légèreté, il rapproche l'aspect totalisant de la pensée heideggerienne à son adhésion au totalitarisme hitlérien. Heidegger se trompe de cible, nous dit-il, ce n'est pas la technique qu'il critique, c'est la condition humaine et l'effet de masse qui supposent une uniformité. Mais l'uniformité n'effraie pas notre auteur, elle lui paraît même stimulante parce qu'elle oblige sans cesse à des différences qui continuent à persister. Pire, plus l'uniformité redouble et plus les différences s'exacerbent. Voilà qui n'est pas très loin des vertus de l'inégalité chez Hayek.

On reconnaîtra à Sibony la force de se caler sur des positions puissantes, celle d'Heidegger, et de ne pas défoncer les portes ouvertes de la critique de la neutralité. Il se positionne d'emblée sur les critiques "radicales" de la technique. Mais comme il n'aime pas beaucoup la radicalité, il est conduit à être politiquement très en retrait.



LA PENSÉE GLISSE...

Le glissement qu'opère Sibony est en fait très simple : il joue en permanence sur deux ordres du discours. L'un porte sur les structures (fondement, essence de la technique, marchandisation, institutionnalisation, etc...), l'autre sur la fonctionnalité (comment ça marche) et se sert du second pour invalider le premier. Au nom de la fonctionnalité, tout est évidemment justifiable, la

pire des aliénations servant toujours à quelque chose. Pour ne pas tomber dans le structuralisme, on évoque que le "réel" n'existe pas ; on peut alors passer en permanence d'un registre à l'autre, l'inconscient servant de passerelle, le langage lacanien de "trampoline" (on rebondit sans changer de place). D'où le fait que c'est la même idée qui se cache durant tout le livre tout en laissant une première impression de texte dense ; d'où le fait également qu'il n'y a pas de véritable plan (et l'inutilité de reproduire ici le plan formel et thématique de l'ouvrage).

Et le tour est joué, le livre se décode alors très facilement.

Quelques mots enfin sur cette passerelle de l'inconscient. Sibony nous livre une psychanalyse d'Heidegger, peut-être.

Mais je trouve la méthode, très à la mode, désinvolte. Ne pourrait-on pas se livrer au même exercice pour Sibony (il y aurait matière dans le texte !), puis sur celui qui écrit sur Sibony ? Feraient-ils avancer les choses ?

Je suis convaincu que toute écriture laisse les traces de celui qui écrit, c'est une banalité. Mais la psychanalyse d'un Céline ou d'un Cioran détruirait-elle le dégoût qu'ils ont pour le monde ? Enlèverait-elle la perspicacité de leurs écrits ? Quand je lis "l'instinct de mort", la trace de l'inconscient de Mesrine est partout présente dans la ligne. Et alors ?

DANS LE COURANT À LA MODE

On ne peut évidemment demander à un psychanalyste de cracher sur les hommes, lui qui a pour fonction d'être à l'écoute des analysants ; mais on peut être surpris de son manque de délicatesse à l'égard d'écritures dont le fondement est une violence éminemment sociale. Sibony aura manqué l'essentiel de la pensée heideggerienne, quelque ait pu être la façon dont elle s'est dramatiquement focalisée par la suite, en écartant ce qu'elle contient de révolte sournoise.

Il y a dans la position de Sibony quelque-chose de l'ordre du salon parisien, quelque peu coquin, ce qui expliquerait son agacement devant des écritures plus sincères. Il rejoint un courant à la mode qui s'émerveille de ce que nous sommes et de notre devenir.

Ce n'est pas le discours totalisant d'Heidegger qui est à rapprocher du totalitarisme (en dehors de la proximité terminologique), c'est au contraire cette mousseline du discours ambiant qui contient les germes d'attitudes musclées. J'en veux pour preuve que l'effet d'attraction exercé par l'extrême droite en France est apparu au moment même où la critique sociale se dégageait du terrain des institutions. ■

